Respectons les desseins de la Providence

—Moi, je tiens comme principe qu'on aurait tort de redresser ce que la nature a fait croche.

DERNIER CHANT

(*Pour le* SAMEDI)

J'avais ouvert mon cœur à l'énivrant murmure
D'un chant doux et voilé, fait de crainte et d'espoir,
Que j'entendais toujours quand sa voix tendre et pure
Me parlait lentement, aux entretiens du soir.
Et lorsque le refrain, dont mon âme charmée
Etant avide encore, avait cessé pourtant,
Je sentais mon amour pour la personne aimée
S'en augmenter d'autant.

Je buvais à longs traits l'éblouissant sourire
Où se peignait souvent sa divine candeur,
Et qui, parfois aussi, me semblait la satire
D'un aveu trop craintif ou d'un mot trop flatteur.
Je rêvais en voyant son œil bleu si limpide
Regarder vaguement vers la voûte des cieux :
J'aurais voulu voler, avec elle pour guide,
Vers le séjour des dieux.

Je l'aimais d'un amour qui remplissait mon être.
Je l'aimais comme on aime alors qu'on a vingt ans.
Cet amour, embaumé comme un bouquet champêtre,
M'apportait le parfum d'un éternel printemps.
Mon âme s'énivrait au contact de son âme,
Et mon cœur palpitait, sentant battre son cœur.
Mon esprit fatigué s'allumait à la flamme
De son esprit vainqueur.

Hélas ! pourquoi faut-il que dans le cœur de l'homme,
L'on ait mis cette fleur qu'on appelle l'amour,
S'il nous est défendu de la cueillir, en somme,
Avant de parvenir au beau milieu du jour ?
Au souffle du matin doucement balancée,
Ne vaut-elle pas mieux à son éclosion ?
Pourquoi ne pas garder cette douce rosée
Qu'on nomme illusion ?

Pourquoi, quant le soleil de la saison se lève,
A la vingtième année, a-t-il tant de rayons
Qu'il fait faner la fleur et s'envoler le rêve
Que tout au fond du cœur en secret nous gardions ?
Il fait si bon d'aimer lorsque tout nous enchante !
Il fait si bon de vivre à chaque instant du jour
Ayant pris de son âme une autre âme qui chante
Un long hymne d'amour !

Tout à coup, sur la route où sonne la fanfare
De l'hallali joyeux et des refrains du soir,
Sur la route enchantée où notre âme s'égare,
L'aspect grave et sévère, apparaît le devoir.
Et comme devant lui l'Amour ferme sa chasse,
L'enivrement du cœur est bientôt effacé.
Tel on voit de nos bois les feuilles dans l'espace,
Quand le vent est glacé !

Mais la blessure est là, douloureuse et profonde,
Et le cœur se souvient, s'il ne faut plus aimer.
Rien ne vaudra pour lui, sur la machine ronde,
Le rire aimable et franc qui savait le charmer.
Puis, passionné pour la science et l'étude,
Il oublira peut-être aux instants de labeur :
Mais il conservera la douce gratitude
De son ancien bonheur.

A l'heure tant aimée où, seul avec son âme,
Le soir, au coin du feu, l'on peut rêver si bien,
J'ai senti très souvent se réveiller la flamme,
Ainsi qu'un feu-follet, du souvenir ancien.
Ah ! je trouvais alors que c'est très beau, la vie,
Et que l'on est heureux d'aimer si tendrement ;
Que le banquet du rêve où l'amour nous convie
Est un enchantement.

Mais la voix du Devoir qui se faisait entendre,
Soudain me rappelait à la réalité,
Me disant chaque fois : " Tu ne saurais prétendre,
N'ayant que tes vingt ans, d'aimer avec fierté.
Travaille, enrichis-toi, c'est là le point suprême.
Le gousset plein d'argent, de tout l'on est vainqueur. "
Et je ne rêve plus. Hélas ! j'ai perdu même
L'illusion du cœur.

Quelquefois, cependant, sous la lampe pâlie
Où je travaille seul, je crois apercevoir
Une image lointaine et par l'ombre affaiblie
Où je distingue encor deux yeux remplis d'espoir.
Eh bien, mon cœur alors pleure sur sa jeunesse.
Il voudrait bien vieillir car il pourrait aimer,
Et sentirait encor le parfum de l'ivresse
De nouveau l'embaumer.

PAUL VARY.

Montréal, 29 septembre 1890.

SANS RESPONSABILITÉ

Visiteur.—Voulez-vous m'accorder la main de votre fille ?

Père.—Certainement, mais à condition que vous me dégagiez de toute responsabilité.

PRET POUR LE COMMERCE

Dans une école d'horlogerie.

Professeur.—Si on vous apportait une vieille montre à reparer, que feriez-vous, tout d'abord ?

Elève.—Je demanderais le paiement d'avance.

UN ALIBI

Madame.—Brigitte, c'est inutile de nier ; c'est vous qui avez cassé ce potiche en époussetant.

Brigitte.—Mais, madame, c'est pas possible, je n'ai pas épousseté le salon depuis trois semaines.

LIMITE EXTRÊME

Pensionnaire.—Madame Laffameuse, je puis avaler tous les jours ce que vous nous servez sous le nom fallacieux de hachi ; mais quand, le dimanche, vous y ajoutez du raisin et que vous le décorez du nom de pâté de Noël, mon estomac proteste et moi de même.

PRIS AU MOT

Curé.—Père Jean, il serait temps que vous vous arrêtiez de boire ; vous vous tuez.

Père Jean.—Voilà ! c'est qu'il y a si longtemps que ça dure, que je crois qu'il est inutile de m'arrêter maintenant.

Curé.—Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Père Jean, (après avoir réfléchi).—Tiens, c'est vrai ! Alors je vais attendre encore un petit bout de temps ! rien que pour que ça soit pas trop tard.

TROP DE BONHEUR

En chemin de fer.

1er voyageur. — Avez-vous des filles, monsieur ?

2ème voyageur (soupirant longuement).....

.....

1er voyageur.—Pardonnez-moi, monsieur, je vois que j'ai réveillé chez vous de pénibles souvenirs. Le monde n'est qu'une vallée de larmes et de tristesses ; ma question indiscrète a probablement remis dans votre esprit le souvenir d'une belle enfant moissonnée trop tôt par la mort. Suis-je dans le vrai, monsieur ?

2ème voyageur.—Pas tout à fait. J'ai cinq filles, toutes *filles*, monsieur, et la plus jeune du lot a vingt-huit ans sonnés (*et le voyageur resoupira plus longuement*).

UNE DISTRACTION DÉSASTREUSE

Smith.—Hello ! ! Est-ce madame Garlebeu ?.... Bien. Votre mari vous fait dire de ne pas l'attendre pour souper. Il est obligé d'aller à l'enterrement de notre contremaitre à Lachine.... Bonjour.... Oh ! Hello ! ! Etes-vous encore là, madame ?.... Dites donc, demandez-lui donc à son retour, qu'il me téléphone quel est le cheval qui a gagné la course.

LES DANGERS DE LA POLITIQUE

—C'est de la politique, ces herbes-là ; n'y touche pas. Tous mes ancêtres au temps de la *Réciprocité* sont passés dans les abattoirs de Chicago.

UNE INVITATION DÉSAGRÉABLE

Dans l'Afrique centrale.

Roi nègre.—Dinons ensemble, face blanche.

Missionnaire.—Avec grand plaisir, mais laissez-moi faire les frais du dîner.

Roi.—C'est bien comme cela que je l'entends : je vous mangerai au ragout, si ça vous est égal.

EST-CE UNE OFFRE

Elle.—La belle saison achève, Monsieur de Froidaspect ; je songe déjà à retourner à la ville ; et vous, ne comptez-vous pas regagner bientôt votre confortable appartement à Montréal ?

Lui.—Oui, j'y déjà pensé. Mais ce qui m'attriste c'est l'idée que je vais y être bien seul, cet hiver.

QUESTION DE FOI

Au bal.

Arthur. — Est-ce que Mademoiselle Doré chante ?

Raoul.—C'est une question de foi.

Arthur.—Comprend pas.

Raoul. — Certainement ; ça dépend si tu ajoutes foi à ce que dit sa mère ou à ce que disent ses voisins.

USÉ ET CONNU

Renardeau.—Mon cher, j'ai oublié mon argent à la maison ; prêtez-moi donc un $10, jusqu'à midi, je n'ai pas un cent sur moi.

Bonenfant. — Impossible, mais je puis vous mettre à même de vous procurer la somme d'ici à un quart d'heure.

Renardeau.—Vous êtes trop bon.

Bonenfant. — Voilà cinq cents, prenez les chars ; dans dix minutes vous serez chez vous.

LES CHANCES SERAIENT POUR LUI

Chez un barbier.

Client (se faisant raser).—Vous ne pourriez pas me prêter votre rasoir, demain ? Il me ferait gagner un gros prix.

Barbier.—Un gros prix ?

Client. — Certainement, je dois faire partie d'un *tug of war*, demain, et si vous me prêtez votre rasoir, j'enfonce mes adversaires, car je n'ai jamais vu un rasoir tirer aussi fort.

SOLUTION DIFFICILE

Bahleah.—Mon cher, je suis convaincu qu'un homme sans caractère doit se laisser conduire par un homme plus fort que lui.

Georges.—Hum ! alors, pourquoi n'agis-tu pas selon tes convictions ?

Bahleah.—Voilà ! c'est qu'il faut avoir beaucoup de caractère pour croire qu'un autre en a plus que soi.